

Vie en double (6/7) Alain-Etienne Marcel, 56 ans VRP et restaurateur bénévole des îlots fortifiés de Saint-Malo.

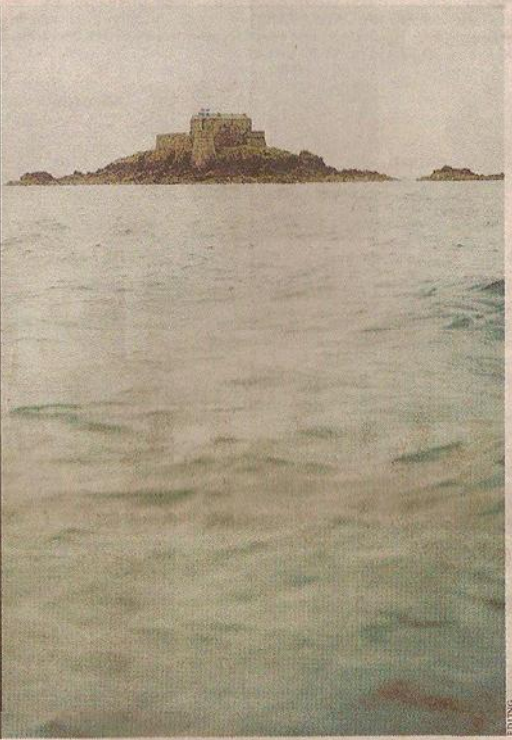
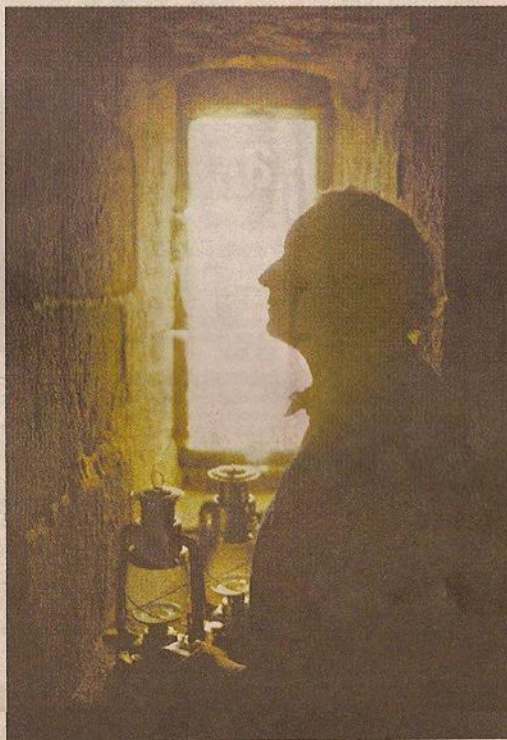
Forts à bras

ALAIN-ETIENNE MARCEL EN 4 DATES
14 avril 1945 Naissance à Saint-Brice-en-Coglès (Ille-et-Vilaine).
1963 Entame la restauration du Fort national, à Saint-Malo.
1976 Transat anglaise en solitaire.
 Abandonne après douze jours de course.
1^{er} janvier 2000 Débarque au Petit-Bé, après dix-huit mois de discussion avec la municipalité malouine.

1 689. Saint-Malo est le premier port de France et le siège des plus grandes compagnies d'armateurs. La France vient d'entrer en guerre contre les Anglais et les Hollandais. Les ports sont menacés. Vauban veut améliorer la défense de la cité corsaire. Même si la ville, bâtie sur un énorme socle de roc plongé dans la mer, est réputée imprenable – à l'époque, seule une bande de terre sablonneuse la relie au continent –, le commissaire général de Louis XIV aux fortifications décide d'ériger des forts sur les îlots de la baie. Le Petit-Bé (1), à 300 mètres tout au plus de la «*couronne de pierre posée sur les îlots*» (Flaubert), est inséré dans ce plan de défense. La construction de son fort, imaginé comme un navire, prendra sept années. «*Son commandant devra être un marin, fut-il cul-de-jatte*», avait prévenu Vauban. Toujours, le Petit-Bé, doté de 18 bouches à feu et d'une centaine de soldats, ultime rempart avant l'entrée du port de Saint-Malo, résistera aux boulets des Anglais.

Juin 2001. Les «*Oh, my God*» peuvent résonner dans les souterrains du fort. Les touristes viennent de débarquer du *Passeur-des-Bés*, l'embarcation à moteur qui se faufile en moins d'une minute entre la cale de l'ancien port de Saint-Malo – c'est de là que Victor Hugo est parti pour son exil à Guernesey – et l'îlot. «*La croisière la plus rapide du monde*», dame le capitaine, mèches sable et sel, pantalon rouille délavé et cuissardes hautes, qui effectue lui-même les navettes. Capitaine, mais aussi guide et surtout restaurateur (au sens artistique, car, pour le bar grillé et le plateau de fruits de mer rabelaisien, il convient de s'adresser en face, sur l'île de Cézembre). Alain-Etienne Marcel est le nouveau maître des lieux. Un seigneur singulier: depuis le 1^{er} janvier 2000, un bail de quarante ans le lie à la ville, propriétaire du lieu. Ce qui, moyennant un faible loyer annuel, lui «*offre*» la possibilité de remettre le fort du Petit-Bé sur pied, à ses frais. «*Fin XIX^e, rappelle Alain-Etienne Marcel, l'armée s'est débarassée du fort. L'Etat l'a offert à la ville.*» Qu'en faire? Une grande fosse septique, dira un architecte de la municipalité. Dont le projet sera stoppé en 1913. Après avoir quelque peu réhabilité la forteresse, Saint-Malo, détruit aux trois quarts par les bombardements en 1944, aura d'autres pierres à remonter. Et l'œuvre de Vauban devra patienter un demi-siècle avant de voir débarquer son Sisyphé.

Alain-Etienne Marcel est un récidiviste. «*En 1963, ou peut-être en 1965, je ne sais plus, mais ça n'a pas d'importance*», l'étudiant en droit arrive au Fort national. Une autre réalisation de Vauban, non loin du Petit-Bé, elle aussi victime de la deuxième guerre. «*La propriétaire me l'avait confié,*



J'avais carte blanche. On se voyait juste une fois par mois. Il remettra le fort sur pied, bénévolement («*Ca ne peut pas être autrement*»), sans crédits privés, sans subventions publiques. Avec, pour seules béquilles, une idée et des hectolitres de sueur. «*Je me suis dit qu'en organisant des visites payantes, on pourrait acheter des matériaux.*» L'idée vivra. Trente-trois ans durant, celui qui fut huissier de justice par mimétisme familial («*Mes parents et arrière-grands-parents étaient magistrats*»), avant de ranger sa serviette («*Cela ne m'intéressait pas de courir après les gens et l'argent, d'être le facteur du gendarme*»), se muera tantôt en maçon, tantôt en manœuvre ou en guide. «*Aujourd'hui, l'autre fort (il ne prononce jamais son nom) est pas mal*», avance-t-il sans fausse modestie, mais la voix nouée. Tout juste confesse-t-il: «*Je me suis entendu avec deux générations de propriétaires. Pas la troisième. A la fin, pour eux, j'étais quasiment un squatteur. C'est dommage, j'avais encore des idées...*» Et pour claquer définitivement la porte de ce souvenir: «*Il ne faut pas que ces choses deviennent des affaires de profit.*»

Pareille infortune aurait pu l'écœurer. Le vacciner des vieilles pierres et des brouettes de ciment. L'inciter à l'acquisition d'un filet à papillons ou d'une pince à épiler les timbres. Mais l'homme est pugnace: «*Il faut s'y remettre. A la longue, on se considère juste comme le serviteur de ces endroits.*» Actif: «*Restaurer, c'est comme faire du jardinage.*» Drôle: «*Il y a longtemps que je fouille à mes moments perdus, comme ça, ils ne le sont pas complètement.*» Lucide: «*Oui, je n'en verrai peut-être pas la fin. Mais ce n'est pas grave. Qu'est-ce que re-*

présente notre vie par rapport à celle du monument?» Curieux, aussi: «*Ce n'est pas seulement un travail de forçat. C'est aussi intéressant intellectuellement. Car, avant de restaurer, il faut se documenter. Dans monument historique, il y a histoire.*»

Dans monument historique, il y a aussi devis, comme celui de 12 millions de francs que des entreprises de bâtiments lui ont fourni pour la réhabilitation complète du fort. 700000 francs ont dit les Monuments historiques, rien que pour la toiture. «*Moi, à l'arrivée, ça me coûte 10 à 15 % du devis. C'est mon système et je le fais avec mes méthodes.*» A savoir lentement et en solo, tel l'ancien navigateur en solitaire qu'il fut. En 1976, il disputait la mythique Transat anglaise avec son bateau, un monocoque de 12 mètres. Il abandonna au bout de douze jours, pilote automatique cassé. Mais l'homme étonna son monde en prenant le départ sans sponsor. «*Je l'ai fait avec mon argent. Le plus important, c'était de faire marcher le bateau et le bonhomme du mieux possible. On se bat pour soi ou pour une médaille en chocolat. Le reste...*»

Le reste? C'est une vie professionnelle qui le mènera au service marketing de l'Institut Pasteur: «*Mais je m'ennuyais, j'avais beaucoup d'énergie.*» Il reprendra son indépendance pour créer sa société de vente de vaccins pour le compte de labos étrangers: «*Avec l'Union européenne, le monopole des vaccins Pasteur et Meyriou est tombé en France.*» Aujourd'hui devenu son «*propre patron*», «*organisé*», Alain-Etienne Marcel peut monter à l'envi dans sa guimbarde (460000 km au compteur et ça l'amuse: «*C'est vrai que, dans mon métier, ils ont tous des grosses voitures*

neuves!») ou dans le train, en seconde classe («*les gens sont plus sympathiques et naturels*»), et quitter ses bureaux de la région parisienne. Et rejoindre Dinard, où se trouve la demeure familiale, traverser l'embouchure de la Rance avec son bateau passeur et rallier le fort. Sa femme et ses enfants? «*C'est vrai qu'avec le Petit-Bé je me prive de beaucoup de famille et d'amis. Mais ma femme est d'accord.*» Faut-il alors savoir partager sa passion? «*Pas facile. Quand il fait beau, on partage tout. Après...*»

Misanthrope, le bourgeois gentilhomme? «*Non. Je fais des visites, je rencontre des gens. Peut-être ferai-je des émules? D'ailleurs, les personnes qui m'aident sont chez elles dans le fort.*» Il dit: «*Je ne fais rien du tout. Je cherche à partager.*» Il dit aussi: «*Je crois plus aux individus qu'à la société. Je crois aux gens qui font. Je reconnais que je peux agacer. Que ça peut énerver qu'un petit merdeux comme moi reprenne seul un lieu inoccupé pendant cent ans.*» Sur tout dans une ville qui cultive l'enfermement dans son passé et dans ses murs, peu encline à être bousculée dans ses certitudes. «*Ici, si ça marche, on vous jalouse. Si ça ne marche pas, on vous enfonce*», témoigne un membre de la société d'histoire et d'archéologie de Saint-Malo, dont «*80 % ne sont pas malouins*». Sac de sable sur l'épaule, Alain-Etienne Marcel n'en prend pas ombrage et sourit: «*C'est comme ça. Il faut accepter d'être un peu hors normes.*»

PHILIPPE BROCHEN

Photos JÉRÔME GALLAND (Samedi, Jean-Marie Rouart, académicien et défenseur d'Omar Raddad)

(1) «*Bé*» signifie «*tombe*» en galélique.

«*Pas facile. Quand il fait beau, on partage tout. Après...*»